SONIA ALAIN
L'amour
AU TEMPS DE LA
guerre de
Cent Ans
Roman historique
★
La tourmente
LES ÉDITEURS RÉUNIS

L'amour au temps de la guerre de Cent Ans

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Alain, Sonia, 1968-
L'amour au temps de la guerre de Cent Ans
Sommaire: t. 1. La tourmente.
ISBN 978-2-89585-391-6 (v. 1)
1. Guerre de Cent Ans, 1339-1453 - Romans, nouvelles, etc. 2. France -
Histoire - 1328-1589 (Valois) - Romans, nouvelles, etc.
I. Titre. II. Titre: La tourmente.
PS8601.L18A62 2012 C843'.6 C2012-941199-X
PS9601.L18A62 2012

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : Aberration, 123RF

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr

Suivez Les Éditeurs réunis et les activités de Sonia Alain sur Facebook.

Pour communiquer avec l'auteure : soniaalain@videotron.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

SONIA ALAIN

L'amour au temps de la guerre de Cent Ans

★

La tourmente

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Pour ma mère, qui est toujours présente et qui me comprend si bien.
Pour mon père, qui sait faire preuve de grande sagesse.
Vous êtes tous les deux très chers à mon cœur.
Merci pour tout !

Prologue

Nous étions en 1346 et la guerre entre la France et l'Angleterre faisait rage depuis neuf ans déjà. Le roi de France, Philippe IV le Bel, était décédé, ainsi que toute sa descendance directe. Depuis, Philippe VI de Valois et Édouard III s'affrontaient, désirant plus que tout au monde s'emparer de cette couronne tant convoitée. Tous deux légitimes dans leur requête, et tous deux prêts aux pires atrocités pour y parvenir...

Philippe VI de Valois était le neveu du défunt souverain, et Édouard III, son petit-fils. Normalement, la couronne aurait dû revenir de droit à Édouard III. Mais sa mère, Isabelle de France, n'était que la fille du roi. Ce qui signifiait que conformément à la loi française de cette époque elle ne pouvait hériter de la couronne et encore moins la céder à son fils. Ce qui n'était pas le cas en Angleterre où, selon la législation anglaise, Isabelle de France pouvait transmettre la couronne à son fils même si elle n'y avait aucun droit. Étant donné qu'elle ne désirait nullement un roi anglais comme souverain, la noblesse française mit de l'avant cette clause de non-reconnaissance à la passation de la couronne par une femme, et obtint gain de cause auprès du pape Benoît XII.

C'est ainsi que Philippe VI de Valois devint le successeur officiel. Se sentant trahis, Édouard III et sa mère n'acceptèrent jamais ce jugement. C'est à ce moment-là que prit naissance un conflit qui allait mettre l'Europe à feu et à sang durant un siècle : la guerre de Cent Ans. Certaines régions côtières de la France furent déchirées par cette

lutte de pouvoir. Plusieurs seigneurs français y laissèrent d'ailleurs leur vie en les protégeant.

De leur côté, les Anglais étaient déterminés à conquérir les terres du nord de la France, et plus particulièrement celles de la Bretagne. Durant ces années sanglantes, moult villes portuaires décidèrent d'ouvrir les portes de leur hameau à l'ennemi, préférant se rendre plutôt que de résister. Les habitants y étaient terrorisés et démunis, alors que les troupes françaises n'arrivaient plus à contenir les Anglais. Au plus grand malheur de la France, plusieurs nobles périrent sous l'épée des Anglais, et d'autres furent capturés puis ramenés en Angleterre à la tour Blanche. On les relâchait par la suite en échange d'une rançon substantielle. L'endroit où se trouvaient les détenus était un bâtiment carré, surplombé de quatre tourelles. Un mur épais l'entourait, alors qu'un fossé profond sillonnait la terre à l'extérieur des remparts. Indifférente au sort des infortunés qui y séjournaient, la tour Blanche faisait face à la Tamise. Plus d'une fois, le sol de cette place forte se gorgea du sang des prisonniers décapités en son sein.

Mais quelque part en Chine, un fléau plus dévastateur encore que la guerre prenait forme, et faucha sur son passage une bonne partie de l'Europe. Il s'agissait de la peste noire. Près de la moitié de la population succomba quand cette calamité se répandit dans les hameaux. Les plus faibles furent les premiers à trépasser, et ceux qui étaient infectés avaient peu d'espoir d'en réchapper. La plupart décédèrent dans d'atroces souffrances en à peine quelques jours. Très peu survécurent. La rapidité avec laquelle cette maladie frappa fut foudroyante. Quelques bourgs furent miraculeusement épargnés, alors que d'autres furent décimés. Des conséquences économiques et sociales en découlèrent, entraînant souvent l'anarchie dans son

sillage. Les paysans et les nobles ne parvinrent plus à subvenir à la tâche. Des villages furent abandonnés par leurs habitants, et il n'y resta que des cadavres et des pestiférés. Les terres délaissées retournèrent à l'état sauvage. La campagne et la forêt devinrent des endroits plus sûrs et plusieurs y trouvèrent refuge afin d'échapper à la mort. La famine s'installa et l'insalubrité offrit un foyer plus propice à la propagation. Malencontreusement, la médecine demeura impuissante face à une telle catastrophe et l'Église se retrouva bientôt dépassée par le nombre de victimes. La population fut donc laissée à elle-même. Les gens s'enfermèrent, coupant tout contact avec leur voisin ou même leur parenté. Il s'agissait d'un véritable cauchemar.

C'est dans ce climat d'anarchie que plusieurs seigneurs bretons avaient décidé de s'allier à Édouard III, avec pour unique but celui de décupler leurs richesses personnelles. Joffrey de Knox était l'un de ces traîtres à la solde de l'Angleterre et il s'avérait l'un des meilleurs atouts qu'Édouard III possédait en France. Car, tout comme son père avant lui, Joffrey de Knox était un homme vénal et dangereux, qui n'hésitait pas à tuer pour atteindre ses objectifs. Il détenait à lui seul une importante partie des terres situées au nord de la Bretagne. Il disposait d'une armée redoutable. Au demeurant, son château constituait une véritable place forte, presque impossible à prendre, et occupait une position stratégique pour l'issue du combat.

Cependant, ce n'était pas suffisant. Désireux d'accroître davantage son territoire, le seigneur avait poussé l'audace jusqu'à enlever une noble apparentée au roi de France : Anne de Vallière. À sa plus grande stupéfaction, cette jeune personne s'était révélée tout aussi déterminée que lui. Sous son apparence frêle se cachaient en fait un tempérament de feu et une volonté de fer. En l'espace de

quelques mois, la pureté d'Anne était venue à bout de la noirceur qui obscurcissait l'âme de Joffrey.

En fait, contre toute attente, la jeune femme avait réussi à lire en lui. Elle avait trouvé une faille qui lui avait permis de l'atteindre et de le toucher comme aucun autre humain n'était parvenu à le faire auparavant. Ce grand seigneur avait été ébranlé jusque dans ses plus intimes convictions. Habitué à la cruauté et à la traîtrise, Joffrey n'avait eu aucune raison de se méfier de sa candeur et il s'était rapidement retrouvé démuni dans ce combat inégal.

Écartelé entre ses croyances profondes et les émotions qui se déchaînaient en lui, il s'était débattu âprement. À plusieurs reprises, il s'était maudit de s'être laissé ainsi envoûter par le charme de la jeune femme. Anne de Vallière le tenait à sa merci, il avait perdu la bataille. Plus d'une fois, il s'était montré prêt à se damner pour elle, et c'est ainsi qu'il alla jusqu'à renier son serment d'allégeance à Édouard III, non sans une grande appréhension.

Depuis, il se considérait comme le plus heureux des hommes. Il avait épousé cette femme remarquable, qu'il chérissait plus que tout au monde. Celle-ci lui avait donné un fils merveilleux, Charles-Édouard. Joffrey était dorénavant vassal du roi de France, et non plus un renégat. Son titre de comte de Knox lui avait été restitué, et il avait acquis celui de marquis peu après. Que pouvait-il demander de plus ? Il croyait avoir enfin accédé à la paix à laquelle il aspirait tant, mais c'était sans compter sur la fureur du roi d'Angleterre.

Les choix de Joffrey ne furent pas sans conséquence, car Édouard III lui vouait désormais une haine féroce. Le souverain devint même si obsédé par son désir de vengeance

qu'il ne souhaita plus qu'une seule chose : détruire Joffrey, par n'importe quel moyen.

C'est aussi pendant cette période qu'Olivier IV de Clisson, un second traître à la solde de l'Angleterre, avait été attiré à Paris. Sous un faux prétexte, le roi de France avait exigé sa présence à la cour. Dès son arrivée, on l'avait déclaré coupable de félonie. Sans aucune autre forme de procès, il avait été décapité et sa tête, fichée sur une pique.

L'épouse du condamné, Jeanne de Belleville, ne pardonna jamais à Philippe VI de Valois cet acte barbare et fourbe. Ivre de douleur, elle parvint à gagner plusieurs seigneurs de Bretagne à sa cause et entama une vendetta à son encontre. Avec ses richesses, elle réussit à acquérir un navire et guerroya hardiment sur les mers. Elle essuya plusieurs défaites et, lorsque son bateau fit naufrage, elle se réfugia en Angleterre auprès d'Édouard III, qui l'avait si bien soutenue.

1
Sur le front

Une petite embarcation peinait à progresser sur la rivière qui serpentait la Loire. Un individu, aux iris d'un bleu acier, fixait les deux pêcheurs qui ramaient avec énergie. Immobile, Rémi attendait, ses cheveux blond cendré flottant librement sous la brise légère. Il y avait plusieurs jours déjà qu'il avait quitté l'Angleterre, et il pestait contre les mauvais tours que lui avait joués dame Nature en déchaînant les flots de la Manche lors de sa traversée. Il avait perdu un temps considérable et espérait ne pas arriver trop tard au château de Clisson, car il devait y délivrer un message de la plus haute importance de la part d'Édouard III. Celui-ci avait d'ailleurs spécifié que ce parchemin ne devait sous aucun prétexte se retrouver entre les mains de l'ennemi.

Rémi avait donc chevauché à bride abattue et s'était embarqué sur le premier navire en partance pour Douvres. Sitôt accosté en Bretagne, il s'était faufilé entre les mailles des filets des troupes françaises et avait regagné la Loire sans embûches. À Nantes, il s'était mêlé à un duo de pêcheurs afin d'atteindre Clisson, le fief de dame Jeanne de Belleville. C'est à elle qu'il devait remettre le pli. Mais pour l'heure, il lui fallait remonter la Sèvre nantaise.

Le jour déclinait quand il parvint enfin à destination. Rémi arbora un air satisfait en apercevant la forteresse érigée sur un éperon rocheux et qui dominait la Sèvre dans toute sa splendeur. Les tours cylindriques qui s'élevaient

vers le ciel étaient parées de mille feux et inspiraient le respect. Avec aisance, il sauta sur la terre ferme lorsque l'embarcation s'approcha de la rive, la faisant tanguer dangereusement. Non sans un rictus dédaigneux, il lança aux deux pêcheurs quelques pièces de monnaie et se dirigea d'une démarche empressée vers le pont-levis qui surplombait le fossé peu profond. Les deux hommes le regardèrent s'éloigner avec un certain soulagement. La présence de cet individu sinistre à bord n'était pas pour les rassurer, car une noirceur inquiétante se dégageait de tout son être. Réprimant un frisson, ils se recroquevillèrent sur leur banc.

Avertie de l'arrivée d'un émissaire, dame Jeanne de Belleville délaissa ses appartements pour le rejoindre. Ce n'est qu'une fois parvenu à sa hauteur que Rémi sortit de son pourpoint cramoisi un parchemin roulé, qu'il lui tendit sans ambages. Jeanne saisit le message, cassa le sceau royal et le déroula d'une main tremblante. À la fin de sa lecture, elle étira ses lèvres rêches en un sourire cruel. Sans hésitation, elle s'avança vers l'âtre et jeta la missive dans les flammes rougeoyantes.

— Dites à Sa Majesté qu'il en sera fait selon son désir, lâcha-t-elle d'une voix suave. Je m'occuperai personnellement de dame de Knox…

Rémi s'inclina et tourna les talons. À peine prit-il le temps de se restaurer brièvement avant de regagner la rive où l'attendaient les pêcheurs dans leur barque. Il devait retourner sans plus tarder annoncer l'heureuse nouvelle à Édouard III.

Le soleil commençait tout juste à réchauffer la terre, l'extirpant peu à peu de son long sommeil hivernal. Au

château de Knox, Anne profitait de ces quelques instants de répit qui précédaient le réveil des habitants du donjon. S'étirant paresseusement, elle songea avec délices au bonheur qui était le sien.

Le fait que Joffrey fut désormais vassal du roi de France avait causé tout un émoi au sein du bourg. Fidèles à leur seigneur, les soldats à la solde de son époux n'avaient émis aucun commentaire, mais l'adaptation ne s'effectuait pas sans heurts. Seuls le chevalier de Dumain et la vieille Berthe affichaient une mine réjouie. De Dumain était un homme d'honneur, qui n'hésitait jamais à défier ouvertement Joffrey si la situation l'exigeait. Ce guerrier entre deux âges lui avait servi de mentor lors de son apprentissage des rudiments du combat. Sa sérénité et son attitude chevaleresque avaient été un gage de réconfort pour Anne à son arrivée au château. Tout comme la présence de Berthe. La vieille gouvernante avait pris soin de Joffrey dès sa naissance, l'entourant d'attentions et lui vouant un amour inconditionnel. Elle aussi s'était avérée une source précieuse de renseignements. Tous deux avaient ardemment souhaité qu'un changement radical se produise chez celui qu'ils considéraient comme un fils. Dès le début, ils avaient secondé Anne dans sa démarche auprès du seigneur des lieux, et cette alliance s'était révélée plus que judicieuse. Le résultat s'avérait au-delà de leurs espérances. Grâce à Anne, Joffrey avait trouvé en lui cette noblesse héritée de sa défunte mère, délaissant la violence inculquée par son père depuis sa plus tendre enfance.

Dès l'arrivée d'Anne, les habitants de la terre des Knox avaient appris à vivre paisiblement, comme cela ne s'était jamais produit auparavant. Il faut dire que, jusqu'à tout récemment, Joffrey avait été à l'image de son père, Merkios de Knox, un être brutal et assoiffé de pouvoir. Mais, à

présent, le château avait un nouvel héritier, Charles-Édouard, qui faisait toute la fierté et le bonheur de ses parents. D'humeur joyeuse, ce petit gourmand illuminait les journées de Joffrey et lui permettait d'atteindre une plénitude qu'il avait cru inaccessible. D'ailleurs, il ne se lassait pas de promener son fils à l'aube, sur le chemin de ronde. Pour sa part, Anne était si heureuse qu'ils partagent ces moments précieux qu'elle n'avait de cesse de remercier le ciel de lui avoir accordé la force de changer les choses.

Étendant son bras, Anne constata avec déception que la place était de nouveau vide et froide à ses côtés. Ce qui était toujours le cas depuis que Joffrey avait reçu une missive de Philippe VI de Valois. Systématiquement, Joffrey désertait leur couche conjugale bien avant l'aurore afin de préparer ses hommes au combat. Elle était consciente qu'en tant que vassal du roi il se devait dorénavant de demeurer à la disposition de Philippe. Joffrey était marquis, et donc lié par son serment d'allégeance au roi de France. Elle savait son départ imminent pour Saint-Pol-de-Léon, et ne pouvait s'empêcher d'en éprouver une vive inquiétude.

Tout en poussant un soupir, elle se releva et s'accota à la tête du lit, les jambes repliées sur son ventre. « Mon Dieu, je ne pourrais pas supporter de le perdre maintenant », se dit-elle. Il y avait eu tellement de nuits froides, de larmes versées et de souffrance avant d'en arriver là que de songer à leur séparation lui écorchait le cœur. L'enfance de Joffrey avait été si triste, et ses premières années d'homme si sanglantes sous la poigne cruelle de son père, qu'Anne ne désirait qu'une seule chose : faire de leur demeure un havre de paix. Il méritait de vivre enfin

heureux ! Mais c'était sans compter sur cette maudite guerre qui déchirait la France.

— Tout ira bien, ma dame ! murmura soudain une voix grave, en provenance du fond de la chambre. Je suis toujours en vie... et j'ai l'intention de le rester !

Scrutant la pièce, Anne aperçut alors Joffrey, confortablement assis au coin de l'âtre, le menton appuyé sur ses mains jointes. Le regard profond et inflexible qui l'enveloppa lui fit l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Il allait partir séance tenante. À sa façon, il venait lui dire au revoir. La gorge prise dans un étau, elle déglutit avec peine. C'était si subit… Malgré toute sa bonne volonté, quelques larmes traîtresses jaillirent de ses yeux limpides. En silence, Joffrey s'approcha et prit place sur le lit, droit et fier, et l'enserra étroitement contre sa poitrine. Avec tendresse, il caressa la crinière de feu de sa femme. Diantre ! Il aimait tant sentir la douceur de ces mèches entre ses doigts. Comme elle lui manquerait pendant les jours à venir. Au cours de la dernière année, il avait appris à affectionner son tempérament vif et belliqueux, tout comme sa fragilité.

— Anne, je reviendrai sous peu ! Soyez sans crainte ! affirma-t-il d'un timbre énergique et ferme.

En remarquant la tenue de guerrier, Anne cilla. Qu'il était difficile de demeurer courageuse. Il aurait été si simple de laisser libre cours à son chagrin et de supplier Joffrey de rester à ses côtés au château. Mais par respect pour le fait qu'il s'apprêtait à mettre sa vie en danger dans l'unique but de défendre la Bretagne contre un souverain qu'il avait considéré jadis comme sien, elle ne le pouvait pas.

— Vous devez partir, n'est-ce pas ? parvint-elle à murmurer d'une voix cassée.

— En effet ! eut-il pour toute réponse, en secouant résolument la tête. Je n'ai pas le choix, ce sont les ordres du roi. Je dois mener mon contingent à Saint-Pol-de-Léon afin d'empêcher l'avancée de Dagworth. La Bretagne est déchirée plus que jamais ! Il nous faut agir rapidement et réfréner ce massacre si nous voulons enfin vivre en paix. Mais soyez rassurée, Anne, je laisserai suffisamment d'hommes ici pour vous protéger. De plus, le chevalier de Dumain demeurera sur place pour vous seconder.

Il emprisonna le visage de son épouse entre ses mains robustes et calleuses. Après tant de mois à bafouer son orgueil et à le combattre âprement, voilà qu'elle tremblait de peur à la seule idée qu'il parte à la guerre. Qui l'aurait cru ? La vie avait de ces détours parfois inattendus ! De ses pouces, il essuya les larmes qu'elle ne parvenait plus à retenir.

— S'il devait vous arriver malheur, je ne le supporterais pas…, murmura-t-elle dans un souffle.

Joffrey sourit avec bonheur. Même après tout ce temps passé ensemble, elle n'arrivait toujours pas à s'adresser à lui en employant son prénom. Tout en frôlant le front d'Anne de ses lèvres, il la fixa avec intensité.

— Il n'est pas question de me laisser abattre si facilement ! Avez-vous donc si peu confiance en mes talents de guerrier, ma dame ? demanda-t-il avec une pointe d'humour.

Incapable de répondre tant son émotion était vive, Anne secoua la tête. Retrouvant son sérieux, Joffrey l'obligea de nouveau à croiser son regard en soulevant son menton.

— Anne, je serai absent pendant deux mois, tout au plus. Et surtout, je me trouverai seulement à trois journées de cheval. Pour ma part, je vous assure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous revenir vivant. En contrepartie, cependant, j'exige quelque chose de vous… Anne, il vous faudra demeurer constamment sur vos gardes, et sous aucune considération vous ne devrez vous aventurer seule hors des murs protecteurs de la forteresse. Vous devrez restreindre vos déplacements. La guerre est à nos portes et vous seriez une cible parfaite pour quiconque voudrait m'atteindre. Promettez-moi de vous montrer très prudente ! insista-t-il en la fixant gravement.

Anne le dévisagea et comprit à son expression tendue qu'il attendait une réponse ferme de sa part. Elle ne devait pas lui fournir le moindre prétexte d'inquiétude. Il devait s'en aller l'esprit clair et l'âme en paix.

— Dans ce cas, mon seigneur, je vous promets d'être vigilante et de veiller sur Charles-Édouard. À votre retour, vous retrouverez le donjon et ses habitants tels qu'ils étaient à votre départ !

Rassuré, Joffrey l'étreignit et l'embrassa avec fougue. Subjuguée par la ferveur de la passion, Anne fut happée par son désir pressant.

Leur rencontre fut déchaînée, et la jeune femme se retrouva fourbue et épuisée par la suite. Confortablement lovée contre le flanc de son époux, elle ne tarda pas à s'assoupir. Joffrey attendit qu'elle dorme profondément, puis il s'éclipsa. Il fit un bref arrêt dans la pouponnière et déposa un baiser léger sur la tête de son fils. La nourrice attachée au service du petit Charles-Édouard demeura à l'écart.